



**HAL**  
open science

## Traduire en anglais les sciences exactes : effets secondaires d'un contexte éditorial

Richard Ryan

► **To cite this version:**

Richard Ryan. Traduire en anglais les sciences exactes : effets secondaires d'un contexte éditorial. Traductions et contextes, contextes de la traduction, 2018. hal-01687822

**HAL Id: hal-01687822**

**<https://hal.science/hal-01687822>**

Submitted on 18 Jan 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Traduire en anglais les sciences exactes : effets secondaires d'un contexte éditorial

Richard Ryan

Laboratoire de Recherche sur le Langage  
Université Clermont-Auvergne

## Résumé

Le degré élevé de standardisation que demandent les publications en sciences exactes justifie l'imposition d'une langue unique, en l'occurrence l'anglais, comme *lingua franca* de la communication. La traduction en anglais des travaux scientifiques en vue de leur publication dans les revues internationales à comité de lecture représente ainsi une activité importante, y compris en France, où les compétences en anglais des chercheurs ne permettent pas toujours à ceux-ci de rédiger leur travaux directement dans cette langue, ou alors approximativement, nécessitant l'intervention d'un traducteur pour corriger leurs productions. La pression de la standardisation, conjuguée à l'utilisation internationale et « hors sol » de l'anglais par les chercheurs, puis aux pratiques d'édition, a favorisé l'émergence d'un nouveau « technolecte désincarné » auquel doit s'adapter le traducteur-réviseur sous peine de décevoir l'attente multiple des auteurs, éditeurs, relecteurs et utilisateurs. Ce contexte, celui de destinataires spécialisés et largement non anglophones, amène le traducteur professionnel à développer des stratégies d'évitement afin de contenter sa clientèle sans se faire violence.

## Abstract

The high degree of standardisation required for the publication of research in the hard sciences has hastened the adoption of English as a *lingua franca* of communication. The translation into English of scientific research papers for submission to international journals is thus widespread, for example in France, where researchers' English writing skills do not always enable them to write up their work directly in English without the help of a translator or copy-editor. But what sort of English is actually required? The pressure of standardisation, combined with the effects of an international "off-soil" use of English by researchers, plus specific features of the peer-review editorial process, have together favoured the emergence of a "disembodied technolect" to which the translator or copy-editor has to adapt to meet the demands of authors, publishers, reviewers and final readers. This setting of expert end-users who are seldom native English speakers is a source of new dilemmas for the professional translator.

LES avancées dans des sciences exactes accomplies dans le monde anglo-saxon depuis plus d'un siècle ont fait de l'anglais la langue de choix pour publier les nouveaux résultats scientifiques. L'emploi de l'anglais dans l'édition scientifique répond aujourd'hui à une demande essentiellement pratique : dans un contexte de forte concurrence, tout nouveau résultat doit être rapidement diffusé ne serait-ce que pour en établir l'antériorité et éviter que des travaux onéreux soient répétés inutilement. Devancer ses rivaux, mais aussi être cité par eux, bibliométrie oblige : le financement des projets de recherche en dépend, c'est « *publish or perish* ». Aujourd'hui quelque 80 % des articles de recherche publiés dans le monde dans les revues à comité de lecture sont écrits en anglais<sup>1</sup> ; en France, seul un article scientifique sur trois est publié en français ; la recherche scientifique du Pays-Bas est publiée en anglais à 97 % ; les 50 revues scientifiques les plus prestigieuses sont toutes publiées (en anglais) aux Etats-Unis ou au Royaume-Uni (van Weijen, 2012).

La nécessité pratique de publier en anglais a nourri plusieurs générations de traducteurs. L'augmentation des volumes de publications à traiter a vu émerger des traducteurs scientifiques de plus en plus spécialisés, d'abord par grands champs – médecine, pharmacologie, physique, chimie, biologie, agronomie – puis par spécialités plus étroites : ainsi la médecine se décline en sous-domaines – pédiatrie, psychiatrie, obstétrique, médecine nucléaire, médecine sportive... – et même par organe – cœur, cerveau, poumon, rein...<sup>2</sup>.

L'acceptabilité d'une traduction scientifique dépend de quatre contraintes de forme (Froeliger, 2008) :

1. exhaustivité : aucune omission ;
2. monosémie : un sens et un seul ;
3. précision : maîtrise de l'interprétation ;
4. accessibilité : style standard conforme aux bonnes pratiques.

Pour répondre aux critères 1 et 2 le traducteur *reporte* des correspondances lexicales (on parle de stabilité référentielle) ; dans le cas des critères 3 et 4, le traducteur *rédige* (Ryan, 2011). Dans ce qui suit nous nous intéresserons aux critères 3 et 4 ; les critères 1 et 2 posent d'autres problèmes que nous n'aborderons pas ici. Le traducteur est censé savoir manier la terminologie scientifique en générale et celle du domaine traité en particulier, qui sont répertoriées et accessibles.

La normalisation qui a toujours opéré dans le domaine de la terminologie s'est étendue progressivement aux critères 3 et 4. La phraséologie caractéristique du discours scientifique a fait l'objet de nombreuses études (pour une synthèse, voir Nagy, 2014). Mais au-delà de cette normalisation, une nouvelle évolution se fait sentir : l'introduction de nouveaux usages qui éloignent l'anglais scientifique de

---

<sup>1</sup> Revues répertoriées dans la base de données *Scopus*® (Elsevier)

<sup>2</sup> Spécialisations qui se reflètent dans les noms des revues qui y sont consacrées : *Heart, Brain, Lung, Kidney International*...

l'anglais général ou « naturel », et lui donne certaines caractéristiques d'une langue construite *a posteriori*. C'est cette évolution qui sera notre objet dans ce qui suit.

### Une lente dérive

Tout lecteur anglophone de la littérature scientifique primaire a pu observer un décalage croissant entre l'anglais standard (le sien) et l'anglais utilisé effectivement dans les articles de recherche émanant des laboratoires partout dans le monde. Ce décalage est un cas particulier d'une dérive bien connue et amplement étudiée (Crystal, 2012 ; Jenkins, 2014, Kirkpatrick, 2007) pour avoir enfanté le *globish* (Nerrière, 2005) et d'autres formes d'anglais à usage international.

Dans la diffusion des sciences exactes, plus précisément dans ce qu'on appelle la littérature primaire, le décalage constaté s'opère à plusieurs niveaux. Premièrement, tout domaine expert possède, bien sûr, son sociolecte (néologismes, nouvelles acceptions de mots existants, tournures types, organisation textuelle normalisée...) qui authentifie ses productions écrites (Ryan, 2011). Ce sociolecte (ou « technolecte ») peut dans certains cas être contraint par des règles plus ou moins construites, plus ou moins strictes – c'est les cas des langues contrôlées (pour une synthèse, voir Ryan, à paraître 2017) utilisées dans certains documents techniques. Cependant, ces technolectes de l'anglais sont (ou se veulent) des sous-ensembles de la langue générale, c'est-à-dire qu'ils respectent les règles constitutives de la langue naturelle<sup>3</sup>. À ce niveau, le décalage observé relève donc tout au plus d'un séparatisme lexical et stylistique, auquel lecteur et traducteur doivent certes s'initier, mais dont la langue reste néanmoins l'anglais. Or un phénomène plus récent vient augmenter le décalage entre anglais standard et anglais scientifique, imputable à son utilisation internationale.

L'anglais de la communication scientifique est un outil (*working language*) employé très largement par des non-anglophones. La diffusion des connaissances se fait pour une grande part entre non-anglophones, au sein d'une communauté scientifique où les anglophones sont de plus en plus minoritaires. Inévitablement, l'influence de la langue du rédacteur<sup>4</sup> sur l'anglais introduit ce que les professeurs de langue appellent encore des barbarismes, mais que nous préférons appeler *empreintes*, terme plus neutre pour désigner un phénomène sur lequel nous ne portons aucun jugement de valeur. Si cette influence exogène ne concerne pas la terminologie spécifique, qui est stable, elle se manifeste dans le lexique général et dans la construction de la phrase. Il en résulte un certain nombre de traits qui signent l'affiliation linguistique et scientifique de l'auteur, sans pour autant faire obstacle à la compréhension de son texte (ou du moins à *une* compréhension du texte qui soit opérant). La lente accumulation dans la littérature scientifique d'empreintes d'origines diverses aboutit à la légitimation par l'usage, puis à l'intégration de certains d'entre eux : il se crée

---

<sup>3</sup> Ou plutôt les « prescriptions largement consensuelles » tant il est vrai que les « règles constitutives » de l'anglais sont à ce jour imparfaitement connues.

<sup>4</sup> Rédacteur, traducteur, réviseur... le masculin grammatical ne préjuge pas de son genre.

ainsi un anglais qui s'éloigne de la langue naturelle : une *lingua franca* mouvante mais consensuelle, hors sol, « désincarnée », qui n'appartient plus aux locuteurs natifs, qui de ce fait ne sont plus les arbitres incontestés de son bon usage.

La situation du *barbaros* face à un *logos* détenu par le monde anglo-saxon et véhiculé par l'acrolecte qu'était l'anglais, cède à l'appropriation commune d'une langue de travail à la fois internationale et extranationale, dont l'anglophone ne sera qu'un utilisateur parmi d'autres. N'entend-on pas dire, par boutade, que lors des congrès scientifiques se déroulant entièrement en anglais, ce sont les Anglais qui ont le plus de mal à se faire comprendre ? Le « *native-speakerism* » est même farouchement combattu par certains auteurs, notamment dans l'enseignement de l'anglais langue étrangère (p. ex. Holliday, 2006), qui voudraient faire de l'anglais une langue de développement neutre, échappant à toute logique de domination linguistique et donc culturelle (Swan et coll., 2015).

Le décalage observé entre l'anglais langue naturelle et l'anglais langue de la communication scientifique est favorisé par un contexte éditorial spécifique et par les pratiques standardisées des grandes revues scientifiques à comité de lecture (*peer-reviewed journals*). Nous décrirons dans ce qui suit les mécanismes éditoriaux qui favorisent la création, puis la légitimation et jusqu'à la normalisation de ce décalage.

Dans la mesure où très peu de chercheurs non anglophones arrivent à rédiger leurs articles en un anglais de très bonne qualité (c'est-à-dire celui d'un anglophone), ou y renoncent faute de temps, le traducteur scientifique joue encore un rôle important parmi les acteurs impliqués dans le processus éditorial. Mais le traducteur se voit assujéti à des contraintes nouvelles imposées par les autres acteurs de la chaîne éditoriale. Ces nouvelles contraintes, qui relèvent du critère 4 explicité plus haut (accessibilité) redéfinissent le travail du traducteur, dont le statut de locuteur natif ne suffit plus à lui assurer ni la reconnaissance ni la confiance de sa clientèle. Car la langue vers laquelle il traduit n'est pas tout à fait celle qu'il croyait connaître de naissance : il la partage désormais avec d'autres acteurs ayant des exigences de conformité qui peuvent mal s'engrener sur les siennes.

Nous explorerons dans ce qui suit les nouvelles contraintes de conformité auxquelles le traducteur professionnel doit faire face. Le présent auteur étant lui-même traducteur scientifique depuis plus de trente ans, il apporte à cette étude son propre témoignage. Nous examinerons, à titre d'exemple<sup>5</sup>, différentes empreintes caractéristiques laissées par les utilisateurs de l'anglais scientifique, et notamment par les francophones. Enfin, nous aborderons brièvement la nature de cet anglais scientifique décalé, son statut et son adéquation. Commençons par esquisser son contexte éditorial.

---

<sup>5</sup> Les exemples présentés sont tous attestés. Ils ne seront pas référencés individuellement : un moteur de recherche les trouvera facilement.

## Un contexte éditorial

Prenons un cas d'espèce. Un chercheur scientifique souhaite publier les résultats de ses travaux dans telle revue d'envergure internationale<sup>6</sup>. Cette revue n'accepte que les articles rédigés en anglais. Le chercheur n'est pas anglophone, mais il a l'habitude de lire des publications en anglais, il échange en anglais avec ses pairs, et il connaît parfaitement la terminologie de son domaine, née pour la plupart dans des laboratoires américains. L'anglais est en somme sa langue de travail. Il rédige donc lui-même tout ou partie de son article directement en un anglais compréhensible, du moins pour lui. Il prend toutefois la précaution de faire relire son anglais par un locuteur natif, voire par un traducteur scientifique professionnel, s'il en trouve un, ou bien par un *language editing service*. Celui-ci, le cas échéant, pourra même traduire des passages que le chercheur n'a pas eu le courage, la patience ou le temps de rédiger directement en anglais – non sans risque si le traducteur ne possède pas toutes les connaissances scientifiques nécessaires. L'article peaufiné, validé, retouché est soumis à un comité de lecture, composé de membres locuteurs natifs de différentes langues, parfois de l'anglais. Ce comité évalue la qualité scientifique de l'article, mais aussi la qualité de la langue. Dans le meilleur des cas l'article est accepté, sous réserve de reformulations, ajouts, suppressions... Après modification, l'article est soumis à nouveau et paraît dans la revue, où il est lu et cité, majoritairement par des non-anglophones.

On pourrait s'attendre à ce que la qualité de l'anglais d'un article soigneusement préparé, rédigé et révisé dans le contexte éditorial exigeant de la publication internationale ne soit pas critiquable. Or, s'il paraît à première vue conforme,  *grosso modo*, au vu des prescriptions minimales de l'orthographe, de la grammaire et de la syntaxe, l'anglais de la recherche scientifique s'éloigne de celui qu'un anglophone pourrait considérer comme normal, que ce soit dans sa phraséologie bancale et répétitive, ou dans sa sémantique, beaucoup de mots et de syntagmes prenant des sens à l'écart de la norme générale, contribuant ainsi à donner au texte un caractère opaque et rebutant pour le non-initié. Et pourtant sa légitimité est difficile à contester, car l'article est réputé compréhensible (le lecteur auquel il est destiné croit l'avoir compris), pertinent, voire convaincant par la rigueur du raisonnement qu'il exprime. Le confort de sa lecture peut être discutable : mais c'est là une notion subjective qui dépend des compétences en anglais du lecteur, dont la connaissance du domaine scientifique peut suppléer à une lenteur de compréhension purement linguistique.

D'évidence, le long chemin qui mène de la rédaction du premier jet à la diffusion d'un article de recherche, avec ses étapes et ses aller-retours dans l'espace linguistiquement « hors sol » des échanges scientifiques fait émerger une langue

---

<sup>6</sup> Le chercheur est rarement seul. Ici nous parlerons de « chercheur », d'« auteur », au singulier, y compris pour le cas d'auteurs multiples. Le masculin grammatical ne préjuge pas de son genre.

spécialisée à la fois restreinte et autonome, dont l'usage flottant porte à l'imprécision. D'où vient cette dérive ?

La dérive vers un anglais hors sol peut être imputée en partie à l'absence du traducteur. À l'échelle internationale, le très grand nombre de documents scientifiques à rédiger/traduire en anglais, et l'absence d'un effectif suffisant de rédacteurs/traducteurs natifs pour assurer ses productions en un anglais naturel, ont pour conséquence que de tels documents sont de plus en plus souvent produits (ou validés) par des non-anglophones. Car la vieille prescription qui exigeait qu'une traduction soit toujours faite vers la langue maternelle du traducteur, si elle n'est pas tout à fait lettre morte, est de plus en plus difficile à respecter dans la communication scientifique, simplement faute de natifs en nombre suffisant, aux compétences scientifiques requises ou simplement suffisamment motivés. L'effet (néfaste ou heureux, selon son point de vue) de ce déséquilibre sur l'anglais employé dans ces échanges est évident pour tout anglophone. Et pourtant cette évolution de la langue anglaise ne semble pas ralentir les progrès des sciences et des techniques.

Quelles conséquences sont à prévoir de cette éviction progressive du traducteur natif ? Deux scénarios extrêmes s'offrent *a priori* :

- L'éclatement : évolution babéliste, tendant à une multiplication de variétés d'anglais caractérisées par des interférences des langues natives des auteurs, mais essentiellement compréhensible par tous grâce à un dénominateur commun. Tel était le cas du latin dit humaniste, puis post-humaniste, employé en Europe depuis la Renaissance jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle (Waquet, 1998), avec la différence que ce néolatin n'avait plus de locuteurs natifs, et était partiellement construite *a posteriori* ;
- La standardisation : développement d'un anglais restreint (*controlled English*), sous-ensemble de la langue naturelle, mais plus facile à manier : de telles langues contrôlées existent déjà depuis plusieurs décennies dans certains domaines techniques pour certains types de documents (modes opératoires, spécifications...) (Ryan, à paraître 2017).

Nous parierons plutôt sur un scénario mixte : contamination assumée par la langue des usagers, limitée par des bonnes pratiques de rédaction, largement consensuelles. Cette évolution est déjà visible dans les exemples proposés ci-après. Mais quel sera l'anglais d'ultime référence, celui qui servira de modèle à l'auteur scientifique ? L'usage natif ? L'usage attesté chez les meilleurs auteurs, les *auctores probati* des latinisants, ou chez ceux qui font autorité dans le domaine scientifique en question ? Ou l'usage majoritaire attesté dans la littérature scientifique ? Sans doute la pratique imposera-t-elle des compromis négociés au cas par cas.

Nous avons vu plus haut comment se présente le processus éditorial du point de vue du chercheur-auteur. Considérons maintenant celui de traducteur-réviseur.

Le traducteur professionnel chargé de réviser ou de traduire une publication scientifique en anglais œuvre dans un contexte défini par trois acteurs dont les attentes ne sont pas identiques. Ces acteurs constituent autant de cibles<sup>7</sup> :

- un chercheur *auteur* (source et cible 1) appartenant à une communauté scientifique, non anglophone, ayant une compétence parcellaire et variable en anglais ;
- un comité de lecture (*reviewers*) (cible 2), composé en tout ou en partie de non-anglophones : un *editor-in-chief* valide l'acceptation ou le refus d'un article par la revue – il n'est pas forcément anglophone ; les *reviewers* et la direction éditoriale ensemble constituent l'*émetteur* ;
- des *destinataires* (cible 3) majoritairement non anglophones, appartenant à une ou à plusieurs communautés scientifiques.

Si la source de la publication est unique, la cible est triple :

- l'auteur lui-même s'accorde (ou s'arrogé) un droit de regard sur la révision/traduction, et peut intervenir avant la soumission de l'article ;
- le comité de lecture s'intéresse à la qualité de l'anglais, qui doit être conforme à des attentes non formalisées, mais déterminées par l'usage et par le niveau d'exigence des différents membres du comité, qui peut diverger ; tel ou tel membre peut demander des modifications ;
- le lecteur final demande un accès facile au contenu : il veut repérer et extraire avec un minimum d'effort les éléments qui l'intéressent.

Le traducteur-réviseur, dans une démarche multicibliste, se trouve ainsi dans l'obligation de se conformer à un ensemble de critères dictés par ces trois destinataires, et qui ne sont pas forcément cohérents. Examinons à tour de rôle les *desiderata* de chacune des trois cibles.

### **Cible 1 : l'auteur inquiet**

L'auteur de l'article est naturellement soucieux de l'exactitude, de la rigueur et de la pertinence de son travail : le traducteur-réviseur ne doit pas lui faire dire ce qu'il ne dit pas, qu'il s'agisse des données rapportés ou de l'interprétation que l'auteur fait de ses résultats ou de ceux des autres, ou des conclusions qu'il en tire. En même temps, l'auteur veut mettre en valeur sa recherche en soulignant son intérêt, son originalité, son importance.

Les connaissances en anglais de l'auteur lui permettent généralement de vérifier des points de terminologie et d'usage, de repérer des illogismes ou de contester certaines nuances (mais pas toutes), notamment en matière de modalité (probabilité, obligation, recommandation...). Mais l'auteur veut aussi retrouver des tournures et un lexique général qui lui sont familiers : il se méfiera d'éléments qu'il n'aura pas

---

<sup>7</sup> Les termes « source », « cible », « cibliste » font référence à la terminologie de Ladmiral (2014)



déjà rencontrés ailleurs dans la littérature de son domaine. Le bon traducteur-réviseur évitera donc de troubler l'auteur par une phraséologie qui risquerait de lui sembler opaque, sous peine de perdre la confiance, toujours fragile, que son client lui accorde. Malgré tout, l'auteur retouchera très souvent son texte à l'insu du traducteur, introduisant parfois des erreurs ou imprécisions de langue. Il fera lire son texte à des collaborateurs pour validation, lesquels collaborateurs ajouteront leur grain de sel (ou de sable ?), ajoutant d'autres erreurs ou imprécisions de langue non corrigées. La recherche étant par nature toujours un travail en cours, des résultats frais peuvent être incorporés, ou de nouvelles références ajoutées ou commentées à la hâte. Ces retouches peuvent se faire littéralement à la toute dernière minute avant l'envoi du manuscrit à l'éditeur : les allers-retours entre auteur et traducteur-réviseur retarderaient la soumission, alors que le rythme des avancées et la concurrence entre les équipes demandent une grande réactivité et un délai de publication court. Ces différentes interventions de l'auteur, qui exerce le droit de regard que lui donnent, à ses yeux, ses connaissances d'anglais de terrain et du domaine traité, interventions justifiées souvent par l'urgence, concourent à « polluer » l'anglais, du moins aux yeux d'un anglophone, sans nécessairement faire obstacle à la publication de l'article. Ainsi des éléments d'un anglais approximatif prennent place dans le corpus, et ceci malgré la diligence du traducteur.

N'oublions pas que le traducteur doit aussi corriger les éventuelles erreurs de report, notamment dans les noms propres et dans la terminologie. L'orthotypographie (p. ex. la norme ISO 80000 pour les grandeurs et les unités – l'auteur ignore le plus souvent jusqu'à son existence) est également de son ressort (Ryan, 2013).

L'auteur redeviendra une cible si son article doit être revu à l'issue de sa lecture par les *reviewers*. Mais il arrive fréquemment que les modifications au texte demandées, qu'elles soient scientifiques (de fond) ou linguistiques (de forme) soient portées par l'auteur pressé et non validées par un locuteur natif. Encore une source d'incorrections et d'imprécisions de langue qui finissent par polluer le corpus d'articles scientifiques.

## **Cible 2 : le comité de lecture tatillon**

Le comité de lecture agit comme un filtre, vérifiant l'exactitude, l'intérêt et l'originalité du travail décrit, et la qualité de l'anglais. Or, les membres du comité de lecture sont souvent non anglophones. Il arrive souvent qu'un article soit refusé en l'état au motif que l'anglais est « *poor* », avec des suggestions de modifications, ou bien sans aucune explication, et qu'on demande à l'auteur de le faire relire par un *native speaker*. On peut se demander si certains *reviewers*, se sentant inaptes à juger de la qualité de l'anglais, demandent cette relecture par acquit de conscience – scrupule somme toute légitime. Les modifications proposées par les *reviewers* ne sont pas toujours des plus heureuses aux yeux d'un *native speaker*. Mais tant pis ; il arrive aussi parfois que le *native speaker* ne trouve rien à reprocher à l'article, mais pour satisfaire le comité de lecture (et l'auteur) il fera néanmoins quelques

modifications sans grande conséquence – il y a toujours un peu de *room for improvement*. Il arrive aussi que l'article soit accepté tel quel malgré la présence d'erreurs de langue (qui passent ensuite dans le corpus), dont celles provenant de retouches intempestives apportées par l'auteur (*v. supra*). Le traducteur-réviseur doit ainsi exercer tact et discernement : ici comme ailleurs, le client est roi. Un bon professionnel arrivera à trouver des solutions qui évitent de heurter les sensibilités, les siennes comprises.

### **Cible 3 : le lecteur pressé**

En principe c'est le lecteur, destinataire ultime, qui jugera de la qualité de l'article et de son anglais. Mais le lecteur est probablement non anglophone, et donc peu enclin à porter un jugement sur la qualité de la langue. Quant au lecteur anglophone, habitué à lire des articles scientifiques écrits en un anglais sinon *substandard*, du moins boiteux ou abscons, ou seulement « *oddly worded*<sup>8</sup> », il est porté à l'indulgence. Minoritaire, de quel droit peut-il demander que la communauté scientifique internationale écrive « bien » (c'est-à-dire comme lui) ?

Le lecteur non anglophone peut avoir l'impression de comprendre l'article. Mais de quelle compréhension s'agit-il ? Il peut croire comprendre mais avoir mal compris, ou croire avoir compris l'essentiel. Ses connaissances du domaine et du contexte lui permettent d'écarter les lectures non plausibles ; il peut s'accommoder d'un certain flou dans les éléments qui ne le concernent pas au premier chef. Des malentendus peuvent ne jamais être levés sans qu'il en résulte un préjudice démontré. Le lecteur s'intéresse au fond, scientifique, objectif ; après tout, le texte veut informer, expliquer, raisonner, convaincre, et non persuader, exhorter ou émouvoir. Et puis l'effort que lui demande la lecture d'un article en anglais pèse bien plus que l'agacement éventuel à constater quelques défauts de formulation.

Nous voyons dans ce qui précède que le traducteur scientifique est étroitement tributaire des attentes de plusieurs acteurs de la chaîne éditoriale, et qu'une partie de son champ d'expertise est arrogée par ceux-ci, rétrécissant d'autant l'autonomie que le traducteur en général a l'habitude de s'accorder. L'exercice de la traduction des sciences exactes tient souvent de la diplomatie : le traducteur n'est plus un ultime arbitre linguistique, mais plutôt un négociateur au service d'un client soucieux de publier ses résultats sans accroc, et donc sans délai. Enfin, le peu de cas accordé à la forme par les destinataires mêmes des articles incite le traducteur-réviseur à se borner à reproduire ce qui se trouve déjà dans les corpus, y compris les nombreuses scories, sans chercher à les enrichir.

---

<sup>8</sup> Il arrive du reste que certaines formulations s'investissent d'une poésie involontaire.

### Quels effets sur la langue pratiquée ?

Dans la partie suivante nous examinerons de plus près, et à titre d'exemple, différentes empreintes laissées par les non-anglophones, et notamment par les francophones, dans l'anglais scientifique tel qu'il est pratiqué dans les conditions décrites ci-dessus. Par commodité, nous répartirons ces empreintes en trois catégories : lexicales (vocabulaire général), syntaxiques (constructions), et discursives (modalité et phraséologie). Fautives à la lumière des prescriptions ordinaires, et rejetées par les puristes, ces empreintes sont néanmoins largement attestées. Elles occupent un territoire mal défini aux confins de la langue naturelle : entrées furtivement dans le corpus, embrassées par les non-anglophones, endurées par les natifs. C'est pourquoi nous dérogeons à l'usage qui consiste à marquer dans nos exemples les formes fautives par un astérisque et les formes douteuses par un point d'interrogation. Les instances d'empreintes sont légion : les exemples suivants serviront d'illustration.

### Empreintes lexicales : irrégularités, homographes et autres pièges

Le rédacteur non anglophone, on le comprend, boude les irrégularités et craint les homographes. Aux verbes irréguliers *to rise/rose/risen*, *to fall/fell/fallen* il préfère *to increase*, *to decrease*, *to drop*, ce qui lui permet d'éviter également *to raise* et *to lower* d'autant que ce dernier se confond avec le comparatif de *low*. Les verbes *to bind /bound/ bound*, *to bond/bonded/bonded* et *to bound/bounded/bounded* se confondant facilement entre eux, il les évite tous ; il écrit *binding*, *to form a bond*, *to limit*. *To light/lit/lit* (éclairer) est problématique, d'autant que l'adjectif *light* (léger) a donné le verbe *to lighten* (alléger). Il préférera donc *to illuminate*, même si *to lighten* est employé (fautivement) à la place de *to light* : au contexte de lever l'ambiguïté. De plus, *lighting* (éclairage) se confond avec *lightning* (éclairs) et *lightening*. Le verbe *to seek/sought/sought* est peu employé ; le régulier *to try to* remplace *to seek to*, même si *to try to* peut impliquer une tentative infructueuse, contrairement à *to seek to*. *Mean(s)* (moyenne) se confond avec *means* (invariable) (moyen) et rappelle *to mean/meant/meant* (signifier) et *meaning(s)*. Le traducteur remplacera *means by way(s)*, car le rédacteur non anglophone pense souvent que *means* est pluriel (cf. également les noms latins de la 5<sup>e</sup> déclinaison *species* et *series*, régulièrement singularisés en *specie* et *serie* – et les pluriels *criteria* et *phenomena* sont souvent pris pour des singuliers). On peut souvent remplacer *mean(s)* par *average(s)*. On peut éviter *to mean* par diverses tournures. Pour qualifier des quantités, *little* est évité au profit de *small*, *big* au profit de *large*, ceci à bon escient puisque *little* et *big* portent une connotation affective. Mais le déterminant *little* dans *little research*, *little known*, quoique neutre, est également évité (*insufficient research*, *not well known*). L'auteur marque de nettes préférences pour un anglais qui réduit les risques d'erreur : le traducteur ne doit pas toujours imposer les siennes, si bien fondées soient-elles.

Le traducteur doit éviter les homographes qui risquent de dérouter l'auteur non anglophone, par exemple l'adjectif *sound* (rigoureux, fiable, sain), homographe du nom *sound* (son) et du verbe *to sound* (sonner mais aussi sonder). Il est probable que seul le nom soit connu de l'auteur.

L'auteur peut aplanir les irrégularités : les *singularia tanta* acquièrent souvent des pluriels ; ainsi *equipments*, *wastes*, *damages* (dégâts), *evidences*, *advices* (conseils), sont largement attestés, tandis que *some informations* et *works* (travaux) gagnent du terrain. L'invariable *aircraft*, se trouve marqué au pluriel : *aircrafts*. Dans certains domaines une véritable mise au pas est à l'œuvre. Ainsi dans le domaine agroalimentaire, *cattle* (non dénombrable, mais on trouve *cattles*), *steer(s)*, *bullock(s)* et *ox(en)* sont souvent regroupés par commodité sous le terme *bovine(s)*, par exemple dans les statistiques ; *sheep* (invariable, mais on trouve *sheeps*) et *lamb(s)* sont des *ovine(s)*. La distinction historique entre animal et viande pose problème : *pig meat*, et *sheep meat*, certes plus motivés, sont maintenant courants, de même que les pléonasmes *beef meat*, *veal meat* et *pork meat*.

Un phénomène caractéristique des rédacteurs francophones, entre autre, est l'autonomie en nombre du nom préposé dans un composé nominal (*noun cluster*). Cet écart est si courant (et sa logique si persuasive ?) que l'inconfort qu'elle suscite chez le lecteur anglophone ne semble plus un obstacle à sa prolifération. Le premier nom (*attributive position*) n'est plus un modificateur invariable, mais est mis au pluriel lorsque sons sens isolé serait pluriel : *wastes treatment* s'il y a plusieurs *wastes*, *risks analysis* s'il y a plusieurs *risks*, etc. Ainsi *pesticides content* (contenu en pesticides), *vitamins deficiency* (carence en vitamines), *proteins detection* (détection de protéines), *bacteria contamination* (contamination par des bactéries), *concentrations range* (plage de concentrations), etc.

Le vocabulaire général reste pauvre. Les nuances et précision qui seraient apportées par *earlier*, *prior*, *preceding* à la place de *previous*, par *to prompt*, *to bring about*, *to trigger*, *to give rise to*, *to result in*, *to end in*, à la place *to cause*, les verbes tels que *to obviate*, *to preclude*, *to subsume*, *to forestall*, *to avert*, *to supersede* sont rarement exploitées. Ainsi un petit nombre de mots à champ sémantique élargi en vient à gommer les nuances en une régression à rebours de l'enrichissement lexical si valorisé par les enseignants de langue. Mais le traducteur doit résister à la tentation d'enrichir le vocabulaire si la précision gagnée risque d'être effacée par la perplexité du lecteur face à des mots qu'il ne connaît pas. Ce serait travailler à perte.

Des glissements de sens apparaissent : *to provoke*, calqué sur « provoquer » pour dire *to cause* ; *not well known* employé indifféremment pour « peu connu » et « mal connu » ; *few studies* (peu d'études) pour *a few studies* (quelques études) et réciproquement ; *to administrate* pour *to administer* ; *to control* pour *to inspect*... De tels glissements ne gênent pas forcément une compréhension globale du texte (ce que les anglophones appellent « gist »), pas plus que des néologismes comme *to precise* calqué sur « préciser » ou *at the opposite* calqué sur « à l'opposé ».

Enfin, les fautes d'orthographe non décelées par les logiciels correcteurs peuvent faire déraiser le sens : cependant *scrapped* (*to scrap*, rebuter) pour *scraped* (*to scrape*, gratter) ne porte pas à conséquence si le lecteur habitué à *to scrape* ne connaît pas *to scrap*.

### Empreintes syntaxiques

Globalement, l'empreinte syntaxique se fait sentir par une accumulation d'écarts minimes qu'il serait fastidieux de répertorier ici. Cette accumulation insidieuse crée un flou diffus et un rythme heurté, générateurs de fatigue pour le lecteur anglophone, dont l'attention est portée constamment sur la forme au dépend du fond.

Certaines constructions sont évitées : *larger than* cède la place à *larger compared to*, tandis que, corrélativement, *the same size as* deviendra *the same size compared to* (la différence entre *compared to* et *compared with* est perdue, le premier ayant largement remplacé le second). L'emploi des prépositions est incertain, p. ex. *an increase of... by...* à la place de *an increase in... of...*, ainsi que la position de l'adverbe, p. ex. *to measure rapidly the temperature*, *to understand better the mechanism...* Les articulations *whereas* et *while*, *although* et *though*, *due to*, *owing to* et *because of*, *if* et *whether*, etc. sont employées d'une manière qui peut sembler arbitraire. L'emploi de l'article défini est très incertain : certains auteurs optent pour l'usage minimal comme solution à moindre risque ; d'autres calquent l'emploi sur celui de leur propre langue. Enfin, la ponctuation est généralement insuffisante pour servir d'auxiliaire de compréhension : là aussi, un usage minimal semble être la règle chez beaucoup d'auteurs.

### Empreintes discursives

L'auteur scientifique doit se méfier des expressions de la modalité. Dans la mesure où la modalité exprime une subjectivité, elle est en principe délicate dans un discours scientifique : en effet, on peut souvent se passer de *may*, *should* et *might*<sup>9</sup>. Dans tous les cas l'expression de la modalité doit être maîtrisée : spéculation (*to seem...*) ressenti et croyance, affirmation péremptoire ou polémique peuvent motiver le refus d'un article par le comité de lecture. Le traducteur-réviseur doit souvent nuancer l'expression de la modalité dans le texte quand elle est maladroite. Ainsi *may* (hypothèse) mal employé à la place de *can* (occurrence attestée)<sup>10</sup> ; *we could observe...*, calque de « nous avons pu observer » devient *we observed ...* ; *the temperature must not exceed...* devient *the maximum temperature is...*<sup>11</sup>. Les préconisations peuvent s'exprimer à l'aide d'adjectifs (de préférence à sens positif) tels que *recommended*, *advocated*, *preferable*, *advised*, *safer*, ou par un habituel : *we make sure...* *we take care to...* *we allow for...* *we avoid...* Mais on peut se demander

<sup>9</sup> La modalité est très restreinte en anglais contrôlé, voire entièrement proscrite (Ryan, à paraître 2017)

<sup>10</sup> *Smoking can damage your health* est plus incitatif que *smoking may damage your health* (mais moins incitatif que *smoking damages your health*).

<sup>11</sup> Souvent trop exhortatif dans un article de recherche, *must* serait approprié en revanche dans une notice d'emploi pour mettre en garde un utilisateur.

*in fine* si l'auteur/lecteur anglophone est toujours conscient du sens modal de ces opérateurs que sont les *defective verbs*. Combien de non-anglophones (et combien de natifs) saisissent les différences entre *may* et *might* ? entre *may*, *can* et *could* ? entre *should* et *must* ? entre *must*, *have to* et *be to* ? Sans se frotter à *need not* et *must not*, *should* et *ought to*... Il est probable que le plus grand flou règne dans ce domaine dans l'esprit et dans les écrits des auteurs non anglophones, sans pour autant que ce flou gêne fatalement la compréhension par des lecteurs tout aussi hésitants.

Un article scientifique est raisonné. Le raisonnement logique avec ses articulations (condition, concession, conséquence, explicitation, exemple, hypothèse, déduction...) doit être clairement exprimé. Pour ce faire, le discours scientifique utilise un ensemble relativement restreint de connecteurs, placés généralement en tête de phrase suivis d'une virgule, position qui leur donne un caractère d'opérateur mathématique qui facilite la lecture par un non-anglophone. Il est à noter qu'en anglais naturel la place ordinaire de tels connecteurs n'est pas toujours en tête de phrase, et que la virgule n'est pas toujours nécessaire.

Parmi les connecteurs les plus utiles citons<sup>12</sup> : *Thus*, *Therefore*, *However*, *In addition*, *For example*, *As expected*, *By contrast*, *Conversely*, *Similarly*, *Correspondingly*, *Specifically*, *Irrespectively*. Les adverbes disjoints de modalité *Importantly*, *Interestingly*, *Unexpectedly*, sont largement utilisés.

Parmi les connecteurs moins employés citons : *Furthermore*, *Nevertheless*, *Moreover*, et *Hence*. Les trois premiers sont utilisés à l'excès par les francophones ; *hence*, très utile, leur est souvent inconnu.

Les connecteurs utilisés fautivement sont : *So*, *But*, *Indeed*, (par les francophones, pour « En effet, »), *on the one hand... on the other hand...* (par les francophones).

La fréquentation des chercheurs anglophones dans les laboratoires et lors des congrès scientifiques amènent les chercheurs non anglophones à introduire des éléments de l'anglais parlé, ordinairement quasi absent dans un article scientifique. Il en résulte une instabilité de registre : des mots affectifs très communs dans les conversations de laboratoire se retrouvent souvent dans les publications. Ainsi *huge*, *tiny*, *tricky*, *Whatever*. Le traducteur-réviseur voudra remplacer ses mots par des équivalents dans un registre plus neutre (*very large*, *very small*, *delicate*, *In all cases/ Irrespectively*),. Les très subjectifs *good* et *bad* devraient être remplacés par des qualificatifs plus objectifs : *favo(u)rable*<sup>13</sup>/*accurate/valid/efficient*... et *unfavo(u)rable/inaccurate/invalid/inefficient*...; au même titre *right* et *wrong* deviendraient *correct/appropriate/well-suited*... et *incorrect/inappropriate/unsuited*... Mais l'auteur peut tenir ferme à son vocabulaire, le comité de lecture y consentir, et le lecteur final n'y trouver rien à redire.

---

<sup>12</sup> La majuscule, ici et dans les autres exemples, indique un mot placé en tête de phrase.

<sup>13</sup> L'orthographe de l'anglais international est le plus souvent américaine.

Nous pouvons constater que la langue subit un ensemble d'influences du fait des compétences restreintes des utilisateurs non-anglophones, compétences qui souvent dépassent à peine le strict minimum requis pour la communication scientifique dans un seul domaine. On peut comparer cette situation à celle du latin savant des siècles passés où l'on observait les mêmes phénomènes linguistiques : néologismes, nouvelles acceptions, éclectisme, nouvelles constructions syntaxiques, calques de la langue vernaculaire<sup>14</sup>, renoncement aux « élégances littéraires », « pauvreté »... (Waquet, 1998, 152–157). Mais contrairement à l'anglais aujourd'hui, le latin n'était déjà plus nourri par une culture native.

### **Quelles conséquences pour les différents acteurs ?**

Les malentendus, l'incompréhension et l'inconfort occasionnés par les vagabondages de l'anglais scientifique s'ils constituent un « bruit » préjudiciable à la communication, est néanmoins toléré par les communicants. Ces derniers, majoritairement non anglophones subissent *a minima* plus qu'ils n'étreignent la nécessité de publier en anglais comme condition nécessaire à la reconnaissance de leurs pairs. Des échanges informels avec des chercheurs français montrent que ceux-ci vivent la rédaction de leurs articles comme une corvée nécessaire (voir aussi Tardy, 2004). Toute simplification de cette tâche ingrate est la bienvenue : la censure infamante de l'anglophone puriste n'a plus cours.

Quelle est la portée de l'emploi de l'anglais comme *lingua franca* (voire *lingua mundi*) de la science ? Peut-on encore parler de l'imposition d'une manière de voir spécifique et essentiellement close (à l'instar de Wierzbicka, 2013), d'une domination culturelle nécessitant une « conversion » des non-anglophones ? Ou voit-on plutôt émerger un idiome développé par une communauté en interlocution visant à partager un fond commun de connaissances scientifiques ? Véhicule d'une représentation du monde développée par l'*Anglosphere*, ou code figé et neutre (*service language*) utilisé par les seuls scientifiques ? À mesure que le nombre d'utilisateurs non-anglophones augmente et que celui des traducteurs diminue, le code (langage) finira-t-il par l'emporter sur la langue, au sens saussurien (voir p. ex. Holliday, 2005 ; Lo Bianco, 2005). L'évolution de l'anglais des sciences nous offrira chemin faisant un laboratoire vivant où étudier l'évolution d'une langue dans un contexte inédit – où l'influence d'une multiplicité de langues natives et des schémas de pensée correspondants se conjuguent à un impératif de simplification et de rationalisation dans un champ de connaissances régies *in fine* par la logique mathématique.

Qu'en sera-t-il du traducteur ? La démographie et la mondialisation de la recherche scientifique finiront certainement par marginaliser le traducteur-réviseur natif : en effet, comment trouver un nombre suffisant de traducteurs pour traiter un volume de

---

<sup>14</sup> « [...] la plupart des auteurs sont pleins de gallicismes, de teutonismes, d'anglicismes et de tous les autres idiomes européens ». (Ménage, 1693, cité par Waquet, 1998, 153)

publications en augmentation exponentielle ? Il semble probable que la haute recherche sera réservée à un petit nombre de grandes revues implantées dans les pays anglophones, et dans lesquelles publieront les chercheurs les plus renommés des laboratoires américains. On peut supposer que l'exigence en matière de forme de ses revues, dont les articles ont vocation à devenir des « classiques », maintiendra une demande pour des traducteurs-réviseurs auprès des auteurs. Mais globalement le traducteur devra évoluer : la révision primera sur la traduction proprement dite, activité qui devra tenir compte de plus en plus de l'usage établi dans un corpus hétérogène. Le rôle du traducteur sera d'améliorer les textes, de leur ajouter de la valeur, en assurant clarté, précision, concision, conformité et autorité (Ryan, 2011) plus sûrement que correction ou euphonie. Sa démarche sera ciblée dans la mesure où les différents destinataires seront les arbitres de son travail, mais toujours en fonction de leur propre maîtrise de l'anglais dans leur spécialité et de la légitimité qu'ils s'accordent pour juger celle des autres auteurs. L'attente du client est également tributaire d'un principe en gestion de projet : « *fast, good, cheap – choose two* », que tout traducteur doit faire sien et mettre en œuvre avec discernement.

L'autonomie dévolue au traducteur ira en s'amointrissant. La réponse classique à une telle situation est de « monter en gamme » : se spécialiser ou proposer des prestations connexes à haute valeur ajoutée. Certains traducteurs se sont faits experts en publication assistée par ordinateur (PAO). D'autres savent assurer la conformité aux normes terminologiques ou de notation typographique (Ryan, 2013). D'autres misent sur la réactivité en proposant des délais très courts. Parallèlement, les linguistes voient se développer de nouveaux corpus évolutifs offrant autant de nouveaux champs d'investigation.

## **Conclusion**

Les spécificités du processus éditorial qui gouverne la publication en anglais des articles de recherche dans les grandes revues internationales, conjuguées aux attentes des différents acteurs (auteur, comité de lecture, destinataire) et à leurs compétences en anglais, réelles mais parcellaires, transforment le rôle du traducteur-réviseur scientifique. De prestataire autonome, à l'expertise largement fondée sur sa seule anglophonie fortuite, il devient un collaborateur dans un travail collectif sur un matériau, l'anglais des publications scientifiques, dont il n'est pas héritier de droit. Si ses compétences linguistiques sont toujours appréciées (et rémunérées), le traducteur doit désormais tenir compte d'un corpus linguistique généré par les chercheurs non-anglophones, largement majoritaires dans le monde, et dont les productions écrites échappent en partie aux prescriptions usuelles, évolution favorisée par un contexte éditorial particulier : celui de la revue internationale à comité de lecture. La survie du traducteur scientifique dépendra de son habileté à mesurer les attentes des acteurs qu'il sert, et à s'y adapter. La maîtrise de l'anglais n'a plus valeur de schibboleth auprès des chercheurs à travers le monde, pour qui cette langue, tout en restant une expression du rayonnement de la science anglo-américaine, tend à devenir un



véhicule neutre et malléable – un langage. Mais comment l'anglais scientifique peut-il s'affranchir de la tutelle du monde anglo-saxon sans connaître le sort du néolatin qui, n'exprimant plus un univers de référence vivant, a cédé aux vernaculaires ?

## Références

- Crystal, D. (2012), *English as a Global Language*. 2<sup>e</sup> édition, Cambridge University Press
- Froeliger, N. (2008), « Binaire et liminaire : la forme en traduction technique », *Tribune internationale des langues vivantes*, n° 45, p. 75-85.
- Holliday, A. (2005), *The Struggle to Teach English as an International Language*, Oxford University Press
- Holliday, A (2006), « Native-speakerism », *ELT Journal* 60 (4) : p. 385-387.
- Jenkins, J. (2014), *Global Englishes*, 3e édition, Londres et New-York, Routledge
- Kirkpatrick, A. (2007), *World Englishes: Implications for International Communication and English Language Teaching*, Cambridge University Press
- Ladmiral, J-R, (2014) *Sourcier ou cibliste*, coll. Traductologiques, Paris, les Belles Lettres
- Lo Bianco, J., (2007) « No Longer a (Foreign) Language: The Rhetoric of English as a Post-Identity Language », *Journal of Chinese Sociolinguistics*, 2 (5) (2005), p 17-41.
- Nagy, I., (2014) « English for Special Purposes: Specialized Languages and Problems of Terminology », *Acta Universitatis Sapientiae Philologica* 6, 2, 261–273
- Nerrière, J-P. (2005), *Découvrir le Globish : L'anglais allégé en 26 étapes*, Edition d'Organisation
- Ryan, R. (2011), « Traduction technique : les langues contrôlées au service de l'ergonomie documentaire » in *Traduction et ergonomie, Les Cahiers de l'ILCEA*, Grenoble
- Ryan, R. (2013), « Paratraduction : les aléas du report », *Traduire*, 228, 49-61
- Ryan, R. (à paraître 2017), « Controlled Language » in G. Budin, J. Humbley & C. Lauren (éds) *Languages for Special Purposes – An International Handbook*, coll. Manuels de linguistique et des sciences de communication, Berlin, Mouton de Gruyter
- Swan, A., Aboshiha, P. J. & Holliday, A. R. (éds) (2015), *(En)countering native-speakerism: global perspectives*. Londres, Palgrave
- Tardy, C. (2004), « The role of English in scientific communication: lingua franca or Tyrannosaurus rex? », *Journal of English for Academic Purposes*, Vol. 3, No. 3, p. 247–269
- Waquet, F. (1998), *Le latin ou l'empire d'un signe*, Paris, Albin Michel
- van Weijen, D. (2012), « The Language of (Future) Scientific Communication », *Research Trends* n° 31
- Wierzbicka, A. (2013), *Imprisoned in English: The Hazards of English as a Default Language*, Oxford University Press